



OBSERVATOIRE
de l'information
et des stratégies
d'influence

L'USAGE D'INTELLIGENCES ARTIFICIELLES BROUILLE LES CONTOURS DU PHOTOJOURNALISME : QUELLES ISSUES ?

*Entretien réalisé par Gérard Grizbec, directeur de l'Observatoire de
l'information et des stratégies d'influence avec*

Luc Desbenoit / Ancien grand reporter à *Télérama*,
critique d'art sur la photographie

Septembre 2025



ENTRETIEN AVEC



Luc Desbenoit / Ancien grand reporter à *Télérama*, critique d'art sur la photographie

PRÉSENTATION DE L'OBSERVATOIRE

L'Observatoire de l'information et des stratégies d'influence de l'IRIS se consacre à l'analyse approfondie des mécanismes de fabrication de l'information, des logiques médiatiques et des stratégies d'influence, dans un contexte international. Il explore comment l'information est produite, transcrite et diffusée dans les médias traditionnels, numériques et les réseaux sociaux, tout en examinant les dynamiques de pouvoir, les enjeux géopolitiques, les dilemmes éthiques et problématiques économiques liés à ces pratiques.

À l'ère du numérique, l'Observatoire vise à éclairer les relations complexes entre médias, opinion publique et sphères d'influence à travers le monde, en incluant une perspective stratégique. Il s'adresse aux décideurs, chercheurs et citoyens soucieux de mieux comprendre les enjeux globaux de l'information et de l'influence.

À travers ses travaux et ses initiatives, l'Observatoire se positionne comme une ressource de réflexions et d'analyses des stratégies d'influence et de désinformation, contribuant ainsi à un débat public éclairé et informé.

iris-france.org



@InstitutIRIS



@InstitutIRIS



institut_iris



IRIS



IRIS - Institut de relations internationales et stratégiques

Dans un premier volet sur l'information à l'épreuve de l'intelligence artificielle publié en début d'été, nous nous sommes penchés sur les limites du fact-checking fait à l'intelligence artificielle (IA). Dans cette publication sous format d'entretien, nous tentons de comprendre ce que l'IA permet et ce qu'elle change dans notre perception de l'image. Pour cela, il nous a fallu revenir à l'origine de la photo que l'on considère souvent être une preuve de vérité. Entretien avec Luc Desbenoit, longtemps grand reporter à Télérama et critique d'art sur la photographie.

GÉRARD GRIZBEC : Dire aujourd'hui que l'on peut bidonner une photo, c'est un peu découvrir la lune ?

LUC DESBENOIT : La photo est une invention française qui date de 1839. On a cru, au début, qu'elle reflétait la réalité, mais très vite on s'est rendu compte de sa nature : c'est une fabrication. On peut faire trois choses avec une photo. Premièrement, des retouches industrielles pour améliorer la physionomie des gens, enlever les défauts, bien avant que Photoshop n'arrive dans les années 1990. Deuxièmement, des trucages, comme on l'a fait dès le début de la photo dès le milieu du 19^e siècle. Gustave Le Gray, très grand photographe, a fait « La grande vague » à Sète en 1857 en prenant une photo de la mer, une autre du ciel, puis superposant les deux photos, inventant tout simplement le trucage.



Gustave Le Gray, « La Grande vague », 1857, Sète

Troisièmement, il y a la mise en scène. Et cela aussi a été fait dès le début de la photo. Hippolyte Bayard est un pionnier de la photographie, et en 1839, il présente la première

exposition photo de l'histoire, grâce à son procédé de négatif sur papier. Mais l'académie des sciences lui préférait le procédé de Louis Daguerre, qui produit une image sans négatif, sur plaque de métal. De dépit, Hippolyte Bayard se suicide « photographiquement ». Il se met en scène en noyé, pour protester contre le manque d'intérêt que suscite son invention (1840). Belle mise en scène !



Hippolyte Bayard, « Autoportrait en noyé », 1840

GÉRARD GRIZBEC : Il y a la photo, mais il y a aussi l'image, qui ne se réduit pas à la photo ?

LUC DESBENOIT : L'image est une fabrication culturelle. Il faut que l'on adhère au mode de représentation. Prenons un exemple caricatural : si l'on fait des portraits de gens en surplomb, ça ne va pas être reconnu socialement. Au début, le portrait doit être réalisé de face et la personne doit regarder l'objectif. Ce sont des codes et des conventions qui vont évoluer. C'est même vrai aussi pour les peintures préhistoriques. Dans les cavernes, la façon de représenter les animaux varie peu. Les traits montrent ce que la personne perçoit de l'animal et le regard change peu alors qu'il y a mille façons de montrer un animal en mouvement. C'est d'ailleurs étrange de retrouver le même regard dans des lieux très éloignés les uns des autres. Il

n'empêche, une codification s'est faite, une représentation que tout le monde peut comprendre, comme un langage.

GÉRARD GRIZBEC : Revenons à la photo et plus particulièrement au photojournalisme. C'est une invention récente ?

LUC DESBENOIT : Oui et son histoire a été très courte, à peine un demi-siècle : de la fin des années 20 aux années 70. C'est l'âge d'or du photojournalisme, de la presse magazine. En France, dès 1928, paraissent deux revues emblématiques du photojournalisme *Vu* et *Regards*, qui mettront la clé sous la porte en 1940. L'hebdomadaire américain *Life* intègre le photojournalisme en 1936 et poursuivra jusqu'en 1972. Il remporte un succès mondial, vend à des millions d'exemplaires, jusqu'à ce que la vidéo prenne la relève... *Life* devient mensuel puis disparaît. La télé a tué le photojournalisme. Le basculement s'est fait au moment de la guerre du Vietnam. On considère alors que l'image en mouvement est plus crédible qu'une image fixe.

Durant ces années fastes du photojournalisme, un accord tacite existe dans la presse magazine, sur le fait qu'une image ne doit pas être truquée, qu'elle doit être sincère, honnête. C'est admis par tout le monde, celui qui est pris la main dans le sac est mort. Évidemment, le contre-exemple c'est la photo de Robert Capa, « Mort d'un soldat républicain », prise en Espagne en 1936 et qui a fait la gloire du photographe. Aujourd'hui, on pense que la photo a été truquée, que c'est une mise en scène, pas du tout une « mort en direct ».



Robert Capa, « Mort d'un soldat républicain », 5 septembre 1936, Espagne.

Autre contre-exemple, Paolo Pellegrin, photographe italien de l'agence Magnum, a réalisé le portrait d'un ancien GI aux États-Unis dans les années 90. Il a fait poser son interlocuteur devant son garage avec une arme à la main, pour dire que dans son quartier il fallait s'armer pour être en sécurité, ce qui était faux. Cela s'est su, et a fait scandale.

GÉRARD GRIZBEC : Mais le photojournalisme n'a pas complètement disparu ?

LUC DESBENOIT : Le photojournalisme existe encore, mais c'est très rare qu'une photo prise en direct soit considérée comme une information. Peu à peu, la photo a perdu de son importance informative pour entrer dans le domaine de l'art. On a considéré que la valeur d'une photo n'était plus informative, mais artistique et donc que chaque photo était un point de vue. Un des rares qui a continué à faire des photos sur le vif, à « l'ancienne », c'est Laurent Van der Stockt. Dès lors, on ne croit plus ce qu'on voit, mais ce qu'on lit. L'image est devenue une accroche, c'est le cas de Pascal Maitre qui raconte la vie en Afrique. Il fait une image énigmatique et, à partir de là, raconte une histoire complexe et passionnante. La photo devient une accroche. De toute façon, sans légende, une photo est incompréhensible. Je trouve d'ailleurs que c'est plus intéressant, il y a plus de témoignages de la réalité. Mais en réalité, le photojournalisme touche aujourd'hui peu de gens, il ne s'adresse plus au grand public.

GÉRARD GRIZBEC : La photo a été inventée en Europe, mais ce sont les Américains qui ont imposé leur tempo ?

LUC DESBENOIT : La photo a été inventée en Europe et les photographes dès le début ont eu comme modèle l'art classique : la peinture, la sculpture (...) ce qui a donné par exemple le pictorialisme, à la fin du 19^e siècle. Mais lorsque la photo est arrivée aux États-Unis, il n'y avait pas de références historiques, contrairement à la vieille Europe. Jacob Riis (d'origine danoise) et Lewis Hine ont été précurseurs en photographiant ce qu'ils voyaient, sans chercher à faire de l'art, comme le faisaient les Européens avec des codes, une construction... Le premier a documenté la vie misérable des migrants et le second a photographié l'exploitation des enfants. Ils ont simplement montré ce qu'ils voyaient, ce que l'on a appelé la photo vernaculaire. C'est devenu la photo d'aujourd'hui, celle que l'on fait tous avec notre téléphone. Les Américains ont même fait leur histoire à partir de là. Hollywood c'est aussi cela : on se met en scène, on raconte qui on est, ce que l'on vit. C'est la photo du mode de vie, du quotidien, qui l'a emporté sur la photo artistique.

GÉRARD GRIZBEC : Alors quid du *deep fake* où, grâce à la technologie, on peut montrer quelqu'un, qui n'est pas lui, en train de dire ce qu'il n'a jamais dit ?

LUC DESBENOIT : Jusqu'à maintenant on savait que la photo était une prise du réel. C'est une trace d'un événement qui a existé. Ce qui change avec l'IA, c'est qu'elle peut donner cette impression de réel sur quelque chose qui n'a jamais existé, qui n'a jamais eu lieu. La nature de l'image est double : c'est à la fois un document et une création, une saisie de quelque chose de réel et un choix du photographe. Tu dois décider de quelle façon tu vas faire ce document : le choix de l'appareil, le cadrage, la distance... Si vous prenez deux personnes et leur demandez de photographier la même chose, elles feront deux prises différentes, mais on va bien reconnaître le réel, le lieu, la personne... Avec l'IA, les côtés document ou création n'existent plus, il ne reste que le côté subjectif de la réalité.

GÉRARD GRIZBEC : L'IA est devenue un formidable instrument pour déformer la réalité, voire inventer une « autre » réalité, une réalité alternative... Entrons-nous dans un autre monde ?

LUC DESBENOIT : Regardez cette photo de femmes sur un plateau bolivien. On est dans un monde parfait : elles portent un beau costume traditionnel et l'organisation de l'image est très belle, harmonieuse.



Exactement le contraire de la réalité de notre monde d'aujourd'hui, ravagé par le changement climatique et la pollution.

Il ne faut pas oublier qu'avec la photographie, on a commencé à voir le monde à travers les images. Ce sont les images qui nous ont fait la représentation du monde, de l'espace et la représentation des autres, de gens de sa famille que l'on ne connaissait pas... L'image est devenue le référent de la culture, dans tous les domaines. On est construit par les images, alors l'usage que l'on peut faire de l'IA est extrêmement inquiétant.

GÉRARD GRIZBEC : Que peut-on faire face à cette tendance ?

LUC DESBENOIT : D'abord il doit y avoir une régulation, exactement comme dans la presse. Celui qui triche doit être dénoncé, devenir trocard. Mais, ça ne suffit pas, plus fondamentalement, l'IA pose la question de l'exigence de la société par rapport à la vérité. C'est un problème de mentalité, car à l'ère de Trump, le mensonge peut arranger. Beaucoup de ses partisans savent qu'il ment, mais ça ne leur pose aucun problème et c'est ce qui est le plus inquiétant. C'est donc un problème politique : que veut la société ? Veut-elle se protéger du mensonge, de la manipulation, ou pas ? Peut-on être dans une démocratie sans information fiable ?

L'expertise stratégique en toute indépendance



2 bis, rue Mercœur - 75011 PARIS / France

+ 33 (0) 1 53 27 60 60

contact@iris-france.org

iris-france.org



L'IRIS, association reconnue d'utilité publique, est l'un des principaux think tanks français spécialisés sur les questions géopolitiques et stratégiques. Il est le seul à présenter la singularité de regrouper un centre de recherche et un lieu d'enseignement délivrant des diplômes, *via* son école IRIS Sup', ce modèle contribuant à son attractivité nationale et internationale.

L'IRIS est organisé autour de quatre pôles d'activité : la recherche, la publication, la formation et l'organisation d'évènements.